

XX^e ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION APPEL DU 18 JUIN 1940

Valeur : 0,25 F + 0,05 F

Couleurs : noir, bleu, rouge, bistre

25 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce

par COMBET

Format vertical 36 × 48

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 18 juin 1964 à PARIS (Salon d'exposition RENAULT, 53, avenue des Champs-Élysées - PARIS 8^e);

générale, le 19 juin 1964 dans les autres bureaux.

1944 : Libération du territoire. 1964 : Vingt années ont passé, mais la France se souvient toujours. Pour s'associer à la commémoration de ce glorieux moment de l'histoire de notre Pays, l'Administration des P.T.T. a décidé de procéder, cette année, à l'émission d'une série de cinq timbres intitulée « XX^e Anniversaire de la Libération ». Après la Résistance, la Déportation, les Débarquements de Normandie et de Provence, ce n'est pas un événement de 1944 mais l'Appel du 18 juin 1940 qui constitue le thème du quatrième timbre de cette série parce que, les Français le savent bien, sans cet appel la France n'aurait pas été associée à la victoire alliée.

Dans les premiers jours de juin 1940, l'offensive allemande, partie de la frontière belge, se développe en France avec une précision implacable. Malgré l'héroïsme des combats livrés un peu partout pour retarder l'avance ennemie, le 13 juin, la Wehrmacht fait son entrée dans un Paris exsangue depuis que la plupart de ses habitants se sont mêlés aux populations venues du Nord et du Nord-Est pour fuir, désemparés, en direction de régions méridionales que l'on croit hors de portée de l'ennemi.

Le Gouvernement lui-même s'est replié à Bordeaux mais, bientôt incapable de faire face à la situation, il démissionne le 16 juin et cède la place aux tenants de la capitulation : l'armistice est demandé dans la journée du 17 juin.

Le matin du même jour, le général de Gaulle, sous-secrétaire d'État à la Guerre dans le cabinet démissionnaire, a pris place à bord d'un avion britannique pour apprendre, peu après son arrivée à Londres, la funeste décision d'abandon total qu'il pressentait depuis quelque temps, qu'il s'était pour sa part efforcé d'empêcher et à laquelle son honneur de Français et de soldat refuse de souscrire.

De ce refus dépendra finalement le destin de la France.

Et cependant, quelle solitude est encore la sienne en ce jour du 17 juin où, a-t-il écrit, « je m'apparaisais à moi-même, seul et démuné de tout, comme un homme au bord d'un océan qu'il prétendrait franchir à la nage ».

Parfaitement conscient de son dénuement, le général de Gaulle y voit pourtant une raison majeure d'agir « comme champion inflexible de la Nation et de l'État » afin de « grouper, parmi les Français,

les consentements, voire les enthousiasmes, et d'obtenir des étrangers respect et considération ».

Pour cela, il faut tout d'abord « hisser les couleurs », ce qui est fait le lendemain de l'arrivée à Londres, à 18 heures, avec la lecture au micro de la B.B.C. de ce texte auquel l'Histoire a donné le nom d'Appel du 18 juin. Et c'est bien d'un appel qu'il s'agit : d'un appel à la lutte que la France doit poursuivre en s'appuyant sur son vaste Empire; d'un appel à l'espérance car les mêmes moyens qui ont provoqué la défaite peuvent faire venir un jour la victoire; d'un appel à la raison puisque l'issue de la guerre ne peut pas être décidée uniquement par la bataille de France dans un conflit qui concerne le monde entier.

En dépit des difficultés, des obstacles, des circonstances défavorables, ce cri d'un homme seul marque le début d'une action déterminée, patiente, tenace, volontaire, à laquelle est due, avec la création des Forces Françaises Libres, la renaissance de l'espoir dans le cœur de tout un peuple.

Huit jours après avoir été lancé à la radio, l'Appel du 18 juin était repris sous forme d'affiches placardées sur les murs de la capitale britannique.

La reproduction d'une de ces affiches dans le format d'un simple timbre-poste constitue, sans doute, un chef-d'œuvre technique en matière d'impression; toutefois, cette prouesse n'a de valeur que dans la mesure où elle nous rappelle qu'il y a 24 ans, à l'heure la plus sombre de notre Histoire, quand la plupart semblaient accepter que la France « dût être, désormais, serve, honteuse, bafouée », un homme a eu le courage de clamer qu'il « croyait encore à son indépendance, à sa fierté, à sa grandeur ».

